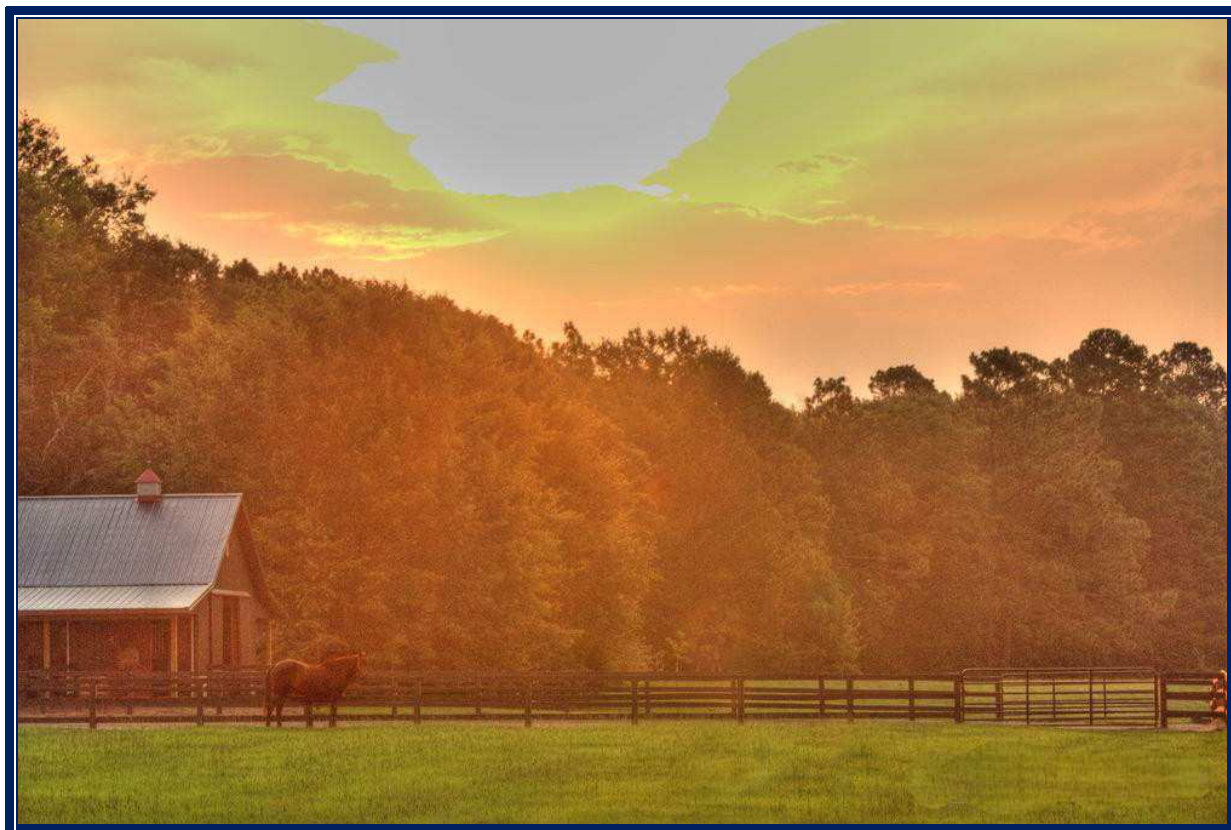


Vie et mort en Amérique du Nord *Nouvelles d'un monde qui se recrée.*

Pierre-Henri BUNEL

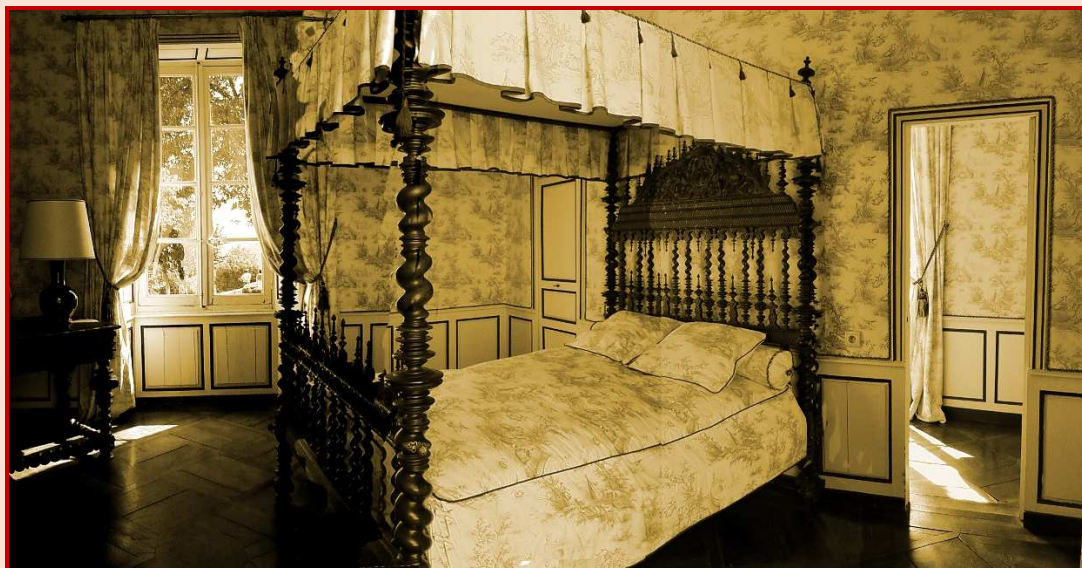


Chapitre Premier

Retour vers l'enfer.

Ces trois mois sont passés bien vite. Trop vite, même. Mon oncle et ma tante sont toujours en bonne santé mais les années passent tout de même. Hélène avance dans sa grossesse, lentement mais sûrement. Ma tante, qui n'a jamais eu d'enfant mais en a tant mis au monde aux colonies et tant aidé à en élever, est une aide très précieuse pour ma douce moitié et pour moi-même. Elle est fort surprise de noter que je m'intéresse au sort de mon épouse, que je suis cette grossesse. Je suis par exemple beaucoup moins allé à la chasse cette année qu'avant mon départ pour les Amériques. Je chassais alors presque tous les jours en période d'ouverture. Là, j'ai participé à deux battues et je n'ai chassé au chien avec mon oncle qu'une fois tous les dix jours. Pourtant, nous avons eu une arrière-saison qui a duré et les froids ne sont arrivés qu'à la fin du mois de janvier.

Nous avons été comme des coqs en pête en Dordogne. Ma tante nous avait accommodés dans la belle chambre dite « du Roi » parce que du temps de la Monarchie, c'était celle destinée à accueillir le Souverain ou ses missi dominici. Un grand lit à baldaquin avec une literie moderne et confortable.



Un grand lit à baldaquin avec une literie moderne et confortable.

Nous n'en sommes plus, bien sûr, aux paillasses d'autrefois mais aux matelas de crin de cheval lavé et cardé, bourrés à la laine traitée contre les parasites avec des produits nouvellement mis au point par la chimie moderne. Les draps sont en coton des Indes, ce qui change agréablement des draps de lin. Les couvertures de drap des Pyrénées sont chaudes et le molleton des couvre-pieds bourrés au duvet d'oie et de canard de la région rendent presque inutile le bassinage des lits. Notre chambre qui bénéficie de l'apport de chauffage du conduit de cheminée de l'office dispose aussi d'une cheminée occultée au printemps car le chauffage y devient alors inutile. Les grandes fenêtres et l'éclairage au gaz sont aussi une grande amélioration. Le gaz est un souci parce qu'il faut le produire sur place. Mais Albert maîtrise très bien le gazogène à carbure dont l'acétylène fait chauffer à blanc les manchons de fibre

incombustible qui donnent une lumière fort puissante et très blanche. Ce dispositif est adapté près de la salle à manger et un fin tuyaux de gaz aboutit au grand lustre où il alimente de fausses bougies en porcelaine portant une ampoule de verre à feu qui protège les manchons des insectes et des courants d'air qui pourraient les endommager. Ces bougies donnent une lumière exceptionnelle et font l'admiration des invités. Elles n'ont aucune odeur et il n'est pas besoin de les moucher.



La Grande Salle à Manger du Château de Berdeilhe.

Mais pour des raisons de confort nous dînons le plus souvent dans la petite salle à manger, près de l'office. Cela simplifie le service et nous permet de manger chaud l'hiver en réduisant les déplacements de service.

Parlons d'autres déplacements de service ; ceux induits par le service de l'État. Finalement, c'est au début de la deuxième quinzaine de janvier 1862 que je suis convoqué à Paris au Ministère de la Marine et des Colonies. Les Slidell sont arrivés en France après des péripéties que la presse a amplement relatées. Nous sommes toujours en résidence en Dordogne tant le temps est agréable. Nous ne nous faisons pas d'illusion, l'hiver finira par arriver et mon oncle a commencé à faire les préparatifs pour retourner à Angoulême. Ma tante préfère attendre la limite extrême du temps doux, ainsi la grossesse d'Hélène sera suffisamment avancée pour que le voyage ne nuise pas au bébé qu'elle porte.

Par télégraphe Bernard de Colbert m'a informé de la convocation informelle de la Rue Royale¹ et en a profité pour m'annoncer qu'il m'offre l'hospitalité. Il me faut quatre jours dont deux de voyage pour recevoir mes directives et rentrer sur le château de Berdeilhe. Je dois repartir vers l'Amérique du Nord par le bateau du 4 février. La Compagnie Générale Maritime assure une liaison directe Le Havre-New York par un vapeur affrétée auprès d'une compagnie britannique à deux roues à aubes et une hélice. On m'avertit que ce ne sera pas aussi confortable que la Trent mais qu'on me prend ce qu'il y a de mieux comme cabine. Ma mission reste encore floue. Elle ne m'a été présentée que dans son principe. Tout faire pour que ce soit à la France que le gouvernement de la Confédération des États d'Amérique

¹ Siège du Ministère de la Marine et des Colonies.

commande l'essentiel des moyens lourds dont elle a besoin. Essentiellement en armes stratégiques comme l'artillerie et les navires de guerre. Apparemment, Slidell qui est en poste depuis près d'un mois a commencé à œuvrer efficacement pour donner confiance au Quai d'Orsay. Mais je comprends mieux maintenant ce que Bernard m'a expliqué durant la soirée que j'ai passée chez lui au soir de mon arrivée à Paris. Si on m'a fait tant de manières agréables, c'est qu'en fait je suis devenu sans le faire exprès un agent officieux très bien vu tant par le Président Davis que par le Président Lincoln et ceci largement en raison des relations personnelles de ma belle-famille avec la classe dirigeante états-unienne d'avant la guerre civile. Bernard me met toutefois en garde : si ma mission tourne mal, on ne me connaîtra pas à Paris. Je suis consommable n'appartenant à aucun sérail. Pour le moment, on accrédite à l'État-major général mon statut de géomètre d'État et il m'appartiendra d'exploiter les possibilités de cette qualité statutaire. Bel exemple de circonvolutions administratives. Comme quoi, je retrouve ce travers que nous dénoncions à Saint-Cyr dans nos thurnes de potache en singeant les ordres venus des plus hauts niveaux :

« En avant, vous-autres ! Armons-nous et partez ! » ou encore « Mon vieux, vous voyez et vous faites au mieux » et cela me rappelle ce que les baroudeurs des couloirs des ministères nomment « la discipline intellectuelle » tant il est constant qu'on ne saurait exiger d'un militaire une discipline intelligente. Nous, nous en avons trouvé une définition qui reste dans les aphorismes de la tradition des élèves de l'École : « Vue du supérieur, la discipline intellectuelle est l'attitude du subordonné qui consiste à exécuter l'ordre qu'il aurait dû recevoir. Tandis que, vue du subordonné, la discipline intellectuelle revient à, sachant qu'on vous fait faire une ânerie, la faire la plus grosse possible pour que cela se voie bien. »

En fait, aux bas échelons militaires, la question ne se pose pas : le subordonné doit exécuter les ordres, l'autorité qui les donne en est seule responsable.² Il n'empêche, me voici avec une mission très pourrie. Heureusement, bien rémunérée. On m'a promu inspecteur géomètre de première classe à titre temporaire mais à l'échelon exceptionnel de traitement versé dès ce mois-ci. Cette promotion totalement inhabituelle à mon âge montre l'importance que « le gouvernement », je ne sais qui exactement au gouvernement, accorde à ma présence en Amérique du Nord. On m'a promis, mais les promesses rendent les fous joyeux, qu'à la fin de ma mission, cette promotion deviendra définitive.

De retour chez les Colbert, Bernard me glisse en aparté que cette mission est militaire et que je ne serai pas poursuivi en justice si je devais ouvrir le feu pour la protéger. Comme je n'aime pas rester dans le flou je lui demande des précisions et il me confirme que je suis autorisé à protéger en France et à bord des bateaux sous pavillon français les documents classifiés relatifs à ma mission par n'importe quel moyen. En outre, comme je suis marié et que mon épouse est avec moi sur le territoire de ma mission, je touche une indemnité de mission pratiquement doublée. En matière d'impôts sur le revenu, je ne suis imposé que sur mon traitement de base à l'exclusion des primes et indemnités de toute nature. Toutes ces considérations sont loin de me rassurer. Il me reste aussi une source d'inquiétude : la Police de Washington n'a semble-t-il pas découverts les tenants et aboutissants de l'enlèvement d'Hélène qui a failli se terminer dramatiquement et qui a causé la mort d'une pauvre fille qui était son sosie³. Selon les directives que j'ai reçues, je dois retourner en Caroline du Sud comme si de rien n'était. Mais je crains la durée des communications entre la France et la Caroline du Sud. Si la marine yankee réussit son blocus, le courrier ne pourra pas arriver au consulat de Savannah. Et si les directives m'arrivent à Washington il faudra que j'aie les chercher. Or rien ne prouve que l'évolution des événements me permette de continuer mes

² Hélas, cette disposition simple a disparu de l'armée française en 1962 en instituant une notion de légalité de l'ordre qui est donné. Un subordonné ne doit plus exécuter un ordre illégal. Mais à part en cas d'abus manifeste, comment le soldat de base peut-il déterminer la légalité d'un ordre donné par son chef ? Vaste débat (NdA).

³ Voir « Nouveaux Mondes »

allées et venues de part et d'autre du Potomac. C'est donc un peu en souci que je reprends le train pour Périgueux. Albert est venu avec la voiture fermée pour me prendre à la gare. Il fait assez froid et mon oncle et ma tante ont décidé de rentrer à Angoulême. Les bagages sont prêts et d'ici deux jours, nous prendrons le train à Périgueux pour rejoindre à Coutras le Bordeaux-Paris jusqu'à Angoulême. Je passe sur ce voyage sans histoire mais un peu long parce qu'il a fallu attendre la correspondance à Coutras. Mais nous étions dans la salle d'attente de la première classe où on nous a servi une collation chaude, le nouveau buffet de la gare étant encore en cours d'aménagement. Je retrouve avec plaisir l'hôtel particulier de ma famille où le maître d'hôtel, la cuisinière son épouse et le cocher-ouvrier d'entretien sont toujours là. Avec trois ans de plus, comme nous tous. Hélène dont le ventre s'arrondit un peu semble plaire à tout ce petit monde séduit de voir qu'une « Américaine » n'a ni la peau rouge, ni un œil au milieu du front, ni trois mains à six doigts.

Nous trouvons au courrier le dossier de voyage avec dedans les réservations sur le paquebot Europa de la Compagnie Cunard. Le paquebot dont on m'avait parlé l'autre jour a entre-temps été affecté à une autre ligne. L'Europa fait escale au Havre dans sa route vers New York. De la classe America il s'agit d'un navire à roues d'une dizaine d'années. On avait bien songé à nous faire prendre un bateau de ligne de la Compagnie Générale Transatlantique, nouveau nom de la Compagnie générale Maritime depuis l'été dernier, mais ces navires font route vers l'Amérique centrale et les Antilles et il restait alors la difficulté de rejoindre un port confédéré ou de reprendre une longue route vers New York. La Compagnie Générale transatlantique a bien l'adjudication de la ligne Le Havre - New York avec escale à Brest et celle de Saint-Nazaire à l'Isthme de Panama, avec trois services annexes pour la Guadeloupe, le Mexique et Cayenne mais pour le moment elle n'a pas entamé l'exploitation de ces routes. Ces navires sont en chantier en Ecosse et en France. Quant à la Compagnie des Services Maritimes des Messageries Impériales, elle exploite la ligne Bordeaux - La Plata (Argentine). Nous voyagerons donc une fois de plus sur un bateau anglais. En espérant que les choses se passeront mieux cette fois-ci.

C'est courageusement que nous entreprenons le voyage de retour vers l'Amérique du Nord par dix heures de train rapide vers Paris où nous faisons étape chez les Colbert. Ensuite le voyage vers le Havre où nous passons une nuit à l'hôtel avant d'embarquer enfin sur l'Europa qui est arrivé au port de la gare maritime hier soir, en même temps que nous à la gare ferroviaire. Ce paquebot a remporté le Ruban Bleu en 1848 avec une traversée en un peu plus de neuf jours entre Liverpool et Halifax.

Nous serons moins rapides et il nous faut nous attendre, avec l'escale à Brest, à une traversée qui durera environ douze jours. On nous a mis en garde contre le froid lors de cette traversée. Le mois de février est bien le plus froid dans l'hémisphère nord et c'est aussi vrai dans l'Atlantique Nord. Notre route sera beaucoup plus courte qu'à l'aller et nous espérons que les tempêtes nous oublieront. Nous sommes loin des équinoxes, donc si la pluie ne nous cloue pas bien couverts dans notre cabine, nous pourrions encore prendre l'air sur le pont.

En tentant de m'endormir dans notre cabine finalement bien chaude, lors de notre première nuit à bord, je repense à l'Amérique du Nord et à cette guerre civile qui monte en violence comme nous en avons eu des échos par les journaux en France. Et je me doute bien que les nouvelles ne nous arrivent qu'avec du retard dû à la distance, les choses ont dû encore empirer. Quel continent, ce nouveau monde créé de toutes pièces !

À la déclaration d'indépendance, les représentants du peuple américain en train de naître décidèrent de se donner une constitution. Elle est devenue la loi fondamentale de leur monde nouveau, et elle s'impose désormais à tous. La Constitution est donc la base même de la société américaine qui se veut démocratique, et ses premiers mots sont : *We, the People*. – Nous le Peuple. Sous-entendu, le nouveau peuple américain blanc venu d'Europe, surnommé wasp, la guêpe, mais aussi, *White Anglo Saxon Protestant* Anglo-Saxons blancs et protestants.

Ce qui exclut donc les Amérindiens. Et pourtant, dans cette guerre civile, j'ai rencontré des Amérindiens qui ont pris leur part du fardeau de la guerre comme Ann Miller, par exemple.

La constitution, texte fondateur de la nation américaine repose sur les principes laborieusement élaborés par l'Europe des « Lumières » et en particulier sur la séparation des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire.

C'est sur la Bible que le Président nouvellement élu ou réélu prête serment de servir son pays et la Constitution, qui en principe s'impose à lui comme à tous. Sur la bible, car la religion protestante lit la bible, car l'Ancien Testament est une référence commune entre les chrétiens et les juifs qui sont venus nombreux se réfugier en Amérique.

C'est pourquoi, alors que la France n'arrête pas de changer de régimes politiques depuis 1789, hésitant entre les républiques, les restaurations et les empires, les États-Unis vivent toujours sur leur Constitution qui, certes, connaît des amendements de temps en temps pour la perfectionner mais reste la loi qui s'impose à tous. En principe.

On pourrait se dire qu'il est plutôt sympathique de voir naître sur ce continent, découvert en dernier par les explorateurs européens, un pays dynamique héritier des pensées les moins rétrogrades de la vieille Europe et se réaliser ainsi l'œuvre qui a tant de mal à acquérir chez nous sa maturité : un régime qui donne la voix au peuple pour choisir son destin.. Or, ce n'est pas du tout ce qui s'est finalement produit et éclate au grand jour avec cette guerre civile.

Les immigrants du vieux continent qui s'est libéré du joug britannique ne veulent plus rien avoir de commun avec les pays d'où ils viennent. Alors que les Anglais avaient fait des terres nouvelles des lieux de déportation pour les condamnés hommes et femmes qui purgeaient là de véritables peines d'esclavage, les immigrants venus d'Europe, une fois devenues indépendantes les colonies qui devenaient peu à peu les États-Unis, fuyaient des régimes politiques qui les opprimaient.

Polonais ou Russes, Tchèques, Slovaques, Roumains, souvent juifs, ou encore Irlandais Gallois ou Écossais en butte aux autorités britanniques, ainsi que les « Allemands » ont trouvé au Nouveau Monde une « terre d'opportunités » où ils ont souhaité tirer un trait sur tout ce qui représentait pour eux les classes dominantes qui les avaient tous fait souffrir. Au moins durant les premières décennies, il était donc naturel que la société en train de se bâtir fût en totale opposition avec la vieille Europe et surtout ses modes de vie.

Ce rejet touche de nombreux aspects de la vie états-unienne⁴ comme nous allons le voir plus loin mais en particulier les symboles du pouvoir exécutif.

Il est intéressant de noter qu'alors que les États-Unis ont déjà plusieurs décennies d'existence dans leur version actuelle, l'image des cours européennes fait encore figure d'épouvantail d'immoralité et qu'un pays qui a déjà sa personnalité se focalise encore sur le fait qu'il doit à tout prix éviter les travers des pays de la vieille Europe en particulier toute notion de privilège de naissance. Si je voulais prendre la citoyenneté états-unienne, il faudrait par exemple que je renonce à mes titres de noblesse. Ce serait dommage tant ils semblent appréciés dans la société confédérée. En fait si on en est arrivé à la situation actuelle de véritable guerre civile entre la États industriels et résolument tournés vers les nouvelles techniques et les États agricoles plus tournés vers les valeurs traditionnelles, c'est que les divergences d'évolution ont fini par creuser un tel fossé entre les dirigeants de deux groupes d'États que l'union qui était la base de la fédération est devenue impossible. Cette guerre s'est développée comme une traînée de poudre et a atteint à la fin de l'année 1861 une sorte de paroxysme. La dernière bataille, celle Balls Bluff, a été la plus meurtrière de toutes. Certes, il semble qu'elle ait figé la situation mais comme les négociations entre les Secrétariats d'États

⁴ A la différence des Français de France, je préfère parler des États-unis Parce que les Canadiens sont aussi des Nord-américains et ils sont très différents des habitants des États-Unis ou de la Confédération des États d'Amérique.

de la Confédération et de l'Union semblent au point mort, je suis sûr que cette année 1862 va encore être marquée par de nombreuses batailles sanglantes. Et comme je ne crois pas que McClellan et son complice Pinkerton soient hommes à baisser pavillon, comme je ne pense pas que Lincoln soit en mesure de calmer le jeu, je suis persuadé que la guerre va s'intensifier. Jusqu'à présent, quelque graves qu'aient pu être les affrontements, il ne s'est agi que de batailles disparates. Les Confédérés n'ont pas cherché à exploiter leurs succès bien locaux en portant la guerre au Nord du Potomac et les Unionistes semblaient n'avoir aucun plan d'opération d'envergure. Mais les choses vont sans doute changer si Lincoln décide de se lancer dans une véritable guerre en considérant la Confédération des États d'Amérique non plus comme un groupe d'États américains dévoyés mais bien comme une entité ennemie à part entière dont il faudra conquérir le territoire – le reconquérir pour les tenants d'une simple rébellion. Tous les moyens et prétextes seront bons. Déjà, nous avons appris Hélène et moi que Lincoln a intensifié le blocus contre les États du Sud et qu'il est quasiment impossible à



RMS Europa en cale à Liverpool, 1860

un navire marchand d'accoster à Charleston ou à Savannah. L'affaire de la Trent, il y a trois mois nous prouve que l'U.S. Navy ne s'embarrasse pas du droit maritime. C'est pourquoi, au lieu d'emprunter un paquebot de la Compagnie Générale Transatlantique, puisque c'est le nouveau nom de la Générale Maritime depuis le mois d'août dernier, et ensuite, depuis la Guadeloupe reprendre l'Ortac pour Savannah, nous devons traverser sur ce vieux paquebot à roues jusqu'à New York.

Il me tarde donc d'arriver à New York où normalement nous devrions trouver un comité d'accueil du Consulat général ou, si Casaubon a pu se déplacer, de l'Ambassade. Rien que pour avoir des nouvelles fraîches. Parce que je sais bien que, dans ce pays, la fin justifie souvent les moyens et que les gouvernements fédéraux successifs ont montré qu'ils savent faire taire les scrupules moraux. L'acte de piraterie contre la Trent s'est heureusement bien terminé mais ce n'est pas le premier coup tordu maritime de l'histoire des États-Unis. Il faut

dire que si on revient à la guerre de 1812 contre l'Angleterre, et c'est cela que je fais allusion, les Britanniques étaient bien déjà la Perfide Albion.

Le conflit a eu pour enjeu les droits maritimes des puissances neutres et s'est terminé finalement sans vainqueur ni vaincu. On m'a enseigné à Saint-Cyr, en histoire contemporaine, les causes de la crise. Version de notre « pendu⁵ » professeur d'histoire militaire pas tellement anglophile. Comme personne à l'École au moment où j'y étais, d'ailleurs.

Voici donc la version officielle des historiens militaires de Saint-Cyr qui ont eu à charge d'instruire ma promotion.

Au cours des guerres révolutionnaires et napoléoniennes françaises, qui opposent la France et la Grande-Bretagne de 1793 à 1815, les deux belligérants violent les droits maritimes des puissances neutres. Donc nous n'avons rien à dire, pas de leçons de morale politique à donner.

Les intérêts des États-Unis, qui s'efforcent de commercialiser leurs propres produits hors d'Amérique du Nord, sont particulièrement touchés.

Pour préserver la puissance navale de la couronne britannique, les officiers de la Royal Navy font pression sur des milliers de marins de vaisseaux américains. Ils leur déclarent qu'ils seront soit enrôlés comme sujets britanniques, soit déclarés déserteurs. Il s'agit d'une attitude à l'époque fort répandue dans le système naval militaire britannique et qu'on a appelée l'*Impressment* ce qui signifie en bon français, la réquisition ou l'enrôlement forcé. Et elle s'applique, dans le droit britannique, à toute personne tombant sous l'autorité de la couronne, quelle que soit sa nationalité. Donc aux équipages des navires arraisonnés, comme l'a fait le Commandant de la Trent, il y a trois mois, en somme.

Les États-Unis contestent l'application de cette pratique britannique d'incorporation par la force de citoyens américains dans la marine britannique. Les relations entre les deux nations atteignent le point de rupture en 1807. Le commandant de la frégate britannique *Leopard* fait ouvrir le feu sur le navire américain *USS Chesapeake* dans les eaux territoriales états-uniennes. Il fait enlever puis assassiner quatre membres de l'équipage.

De plus, le gouvernement britannique émet en 1807 les « Ordres en conseil ». Il s'agit de bloquer les lignes côtières de l'empire napoléonien. Londres saisit alors les vaisseaux à destination de l'Europe qui ne font pas d'abord escale dans un port britannique afin d'obtenir une licence.

Napoléon 1^{er} réplique par un blocus similaire, le Blocus continental, par les résolutions de Berlin (1806) et de Milan (1807) et confisque les navires en Europe s'ils ont fait halte auparavant en Grande-Bretagne. Toutes ces dispositions font fi des droits des pays neutres.

En tout, les belligérants capturent environ mille cinq cents vaisseaux états-uniens entre 1803 et 1812, ce qui pose aux États-Unis la question de savoir s'ils doivent se lancer dans une guerre afin de défendre leurs droits de neutralité.

Tout d'abord, Washington s'apprête à répondre par des mesures de rétorsion économique plutôt que par l'entrée en guerre. À la demande du président Thomas Jefferson, le Congrès adopte en décembre 1807 l'*Embargo Act*, la loi sur l'embargo. Ce texte interdit à tous les navires quelles que soient leurs nationalités de prendre la mer en partance d'Amérique vers tout port étranger. Des mesures coercitives supplémentaires, prises en 1808-1809, interdisent aussi tout commerce terrestre avec les possessions britanniques et espagnoles du Canada et de la Floride. Cette législation faisant beaucoup de mal à l'économie états-unienne sans pour autant modifier la politique des belligérants, elle est remplacée en 1809 par la *Non-Intercourse Act* (loi sur l'arrêt des échanges commerciaux) qui interdit tout commerce avec la France et le Royaume-Uni. En 1810, le projet de loi *Macon's Bill* n° 2 fait rouvrir le

⁵ En argot de Saint-Cyr de cette époque, surnom des professeurs chargé de l'instruction générale, elle-même sur nommée « La Pompe ».

commerce états-unien avec toutes les nations, mais stipule que si l'un des belligérants abroge ses mesures instituant le blocus, les États-Unis se verront dans l'obligation d'imposer un embargo contre l'autre.

En août, Napoléon annonce astucieusement l'abrogation des mesures de Berlin et de Milan, à condition que les États-Unis fassent respecter leurs droits de neutralité par le Royaume-Uni.

Bien que Napoléon continue à saisir les vaisseaux états-uniens dans les ports français, le président James Madison accepte ses déclarations et considère que le blocus français a été levé.

Il boycotte ainsi tout commerce avec le Royaume-Uni en novembre 1810 et demande que le ministre britannique abroge les « Ordres en conseil » de 1807 pour que les échanges anglo-américains puissent reprendre. L'ancienne métropole refuse de se plier à cette requête et Madison convoque une session du Congrès en novembre 1811 pour préparer la guerre.

L'alliance du Royaume-Uni avec les Shawnees, sous les ordres du chef Tecumseh, fait aussi monter la tension et conduit à des mouvements en faveur d'une invasion états-unienne du Canada. Après plusieurs mois de débats, le Congrès déclare la guerre à la couronne d'Angleterre le 18 juin 1812.

Il s'ensuit une série d'opérations militaires entre les forces états-uniennes et les forces britanniques.

Les forces états-uniennes reçoivent l'ordre d'envahir le Canada en des points situés entre Détroit et Montréal. Mais la planification est médiocre, l'organisation laisse à désirer, bref, le commandement est mauvais. Cette offensive est un échec.

Le général britannique Isaac Brock prend Détroit en utilisant comme supplétifs des Amérindiens du Nord-Ouest conduits par le chef Shawnee, Tecumseh.

Dans le même temps, sur la péninsule du Niagara, deux armées états-uniennes sont défaites. L'un de ces engagements, la bataille de Queenston Heights, conduit à la capture de plus de neuf cents soldats états-uniens.

En 1813, les forces de la nouvelle république reprennent Détroit après qu'Oliver Hazard Perry a capturé la flotte britannique lors de la bataille du lac Érié. Cette manœuvre permet à William Henry Harrison de battre les forces composées de Britanniques et d'Indiens à la bataille de la Tamise en octobre.

À l'est, une armée états-unienne avait pris York⁶ en mai, mais l'échec des campagnes ultérieures contre Kingston et Montréal empêchent les États-Unis d'étendre davantage leur pouvoir au Canada.

À l'automne 1813, la guerre atteint la frontière sud-ouest dans un conflit avec la population Creek, qui est finalement battue par le corps d'armée que commande Andrew Jackson à la bataille de Horseshoe Bend en mars 1814.

Par ailleurs, malgré les victoires ponctuelles de navires de guerre états-uniens dans l'Atlantique telles que celle que remporta le *Constitution* sur la *Guerrière* en 1812, la *Royal Navy*, dès 1813, contrôle la plupart des côtes orientales et réduit à néant les échanges commerciaux des États-Unis avec les nations étrangères. Des duels ultérieurs entre vaisseaux restent défavorables aux États-uniens.

En 1814, les forces de Washington se sont améliorées en matière de qualité et de commandement. En juillet, les armées sous les ordres de Jacob Brown et de Winfield Scott affrontent les troupes britanniques aux batailles de Chippewa et de Lundy's Lane, près des chutes du Niagara. Cependant, la défaite de Napoléon en Europe permet au Royaume-Uni d'envoyer plus de troupes en Amérique du Nord. À la fin de l'été, les États-Unis doivent faire face aux invasions conjointes de forces terrestres et navales au lac Champlain et dans la baie

⁶ Ancien nom de Toronto.

de Chesapeake. Les « Américains » remportent une victoire navale sur le lac Champlain en septembre 1814, obligeant un corps britannique à se replier au Canada. Mais pas avant que, à l'initiative d'autres troupes britanniques, Washington ne soit incendiée en août et que le nord-est du Maine ne soit occupé. Toutefois, les forces britanniques ne réussissent pas à prendre Baltimore, dans le Maryland. Au cours du bombardement de la ville, les 13 et 14 septembre, le poète américain Francis Scott Key écrit le « *Star-Spangled Banner* » à la gloire de la bannière étoilée⁷.

Devant cet enlèvement, les belligérants sont bien obligés d'arriver à traiter par voie diplomatique.

Le Royaume-Uni et les États-Unis d'Amérique s'entendent pour engager le processus de paix en janvier 1814, mais les négociations sont reportées jusqu'en juillet. Les deux nations les engagent avec des exigences peu réalistes.

Les États-Unis veulent mettre un terme à toutes les pratiques maritimes douteuses des Britanniques et demandent aussi la cession de territoires canadiens.

La Grande-Bretagne cherche à créer, dans le territoire du Nord-Ouest, un État indien neutre qui servirait de tampon et voudrait revenir à la fois sur la frontière entre le Canada et les États-Unis et sur le traité de Paris de 1783, qui avait établi l'indépendance américaine.

Ils s'entendent finalement pour revenir au statu quo d'avant-guerre dans un traité signé à Gand en Belgique le 24 décembre 1814. Londres ratifie ce traité quatre jours plus tard et le Sénat états-unien le 16 février 1815. Entre ces deux dates, une dernière bataille a lieu lorsqu'une armée britannique, ignorant l'existence du traité de paix, arrive à l'embouchure du Mississippi. Les forces d'Andrew Jackson défont ces Britanniques à la bataille de La Nouvelle-Orléans, le 8 janvier 1815.

Le traité de Gand ne réussit pas à garantir les droits maritimes états-uniens. Mais il semble que les problèmes toujours possibles ne sont plus d'actualité. Malgré l'affaire de la Trent, Il n'y a pas eu de sérieux bruits de guerre à la suite de cet acte stupide de Wilkes et l'incident s'est réglé entre le chancelier de l'Échiquier et le Secrétaire d'État.

Mais l'opposition des Indiens à l'égard de l'expansion américaine dans le Nord-Ouest et le Sud-Ouest reste un souci.

Car ce n'est pas seulement contre les Anglais que les États-uniens sont en guerre larvée. Il y a aussi le poids latent des guerres contre les peau-rouge.

À la décharge des États-uniens, il faut reconnaître qu'ils n'ont pas été les premiers à se lancer dans la guerre contre les Amérindiens. Il y avait déjà eu des accrochages entre les « Tuniques Rouges » et certaines tribus canadiennes. Mais il s'agissait avant tout d'un prolongement des tensions entre les empires coloniaux présents en Amérique du Nord.

Lorsque commence la guerre d'Indépendance américaine, le gouvernement britannique et les révolutionnaires essaient d'abord de préserver la neutralité des indigènes. Seulement, les deux adversaires se mettent bientôt à recruter des alliés parmi les nations indiennes. Au départ, il s'agit de guides et d'éclaireurs. Puis, carrément, des soldats supplétifs. Et les tribus s'engagent de plus en plus dans le conflit.

Dans le Sud, les Cherokees, les Choctaw et les Creek, ont fait alliance avec les Britanniques. Les « Américains », alliés aux Espagnols, les écrasent au cours de plusieurs batailles sanglantes.

En 1783, Le traité de Paris, encore un traité de Paris, met fin à la guerre d'Indépendance américaine. Il ne fait aucune référence aux Amérindiens. Les tribus indiennes des nouveaux territoires à l'ouest des Appalaches se soulèvent lorsque les États-Unis tentent de les traiter comme des ennemis vaincus.

⁷ Ses vers deviendront plus tard l'hymne national états-unien.

En 1791, les Indiens battent l'armée du général de division Arthur St Clair près de fort Wayne dans le territoire de l'Indiana. Les forces du général Anthony Wayne reprennent l'offensive et écrasent la tribu des Miamis dans le territoire du Nord-Ouest, à la bataille de Fallen Timbers, en août 1794. La vallée de l'Ohio s'ouvre ainsi à la colonisation états-unienne.

Dans la période qui suit immédiatement cette bataille, les Creek et d'autres nations du Sud-Ouest tentent de sauvegarder leur autonomie par la négociation ou par la guerre. Certains chefs demandent parfois l'aide des Espagnols. Cependant, l'Espagne reste réticente à s'engager contre la puissance grandissante des États-Unis.

Pendant la guerre contre l'Angleterre qui commence en 1812, que ce soit au Nord ou au Sud les indiens se trouvent pris dans le mouvement, nous l'avons vu.

Dans le territoire du Nord-Ouest, Tecumseh, un chef des Shawnees, et son frère exhortent les Indiens à revenir à leurs traditions ancestrales. En 1810, Tecumseh avertit le gouverneur du territoire de l'Indiana, William H. Harrison, qu'il ne faut pas permettre à la colonisation européenne de s'étendre. Les conséquences sont trop graves pour les civilisations tribales indigènes. En effet, les Indiens vivent de cueillette et de chasse. Ce mode de vie est incompatible avec une densification de la population du continent.

En 1811, Harrison prend la décision de détruire le quartier général du chef indien. La bataille qui s'ensuit devient un épisode de la guerre générale anglo-américaine et les Indiens se rangent bientôt du côté britannique. Tecumseh est tué en octobre 1813 et son rêve d'unité de la nation indienne s'éteint avec lui.

Après sa mort, les tribus Delaware, Miami, Ojibwa – en anglais « Chippewa » – et Wyandot font la paix avec les Américains.

Dans la zone méridionale, la guerre commence par un soulèvement des Creek à Fort Mims, en Alabama. Les Indiens tuent presque tous les colons du fort.

Toutefois, les Creek sont loin d'être du même avis sur l'opportunité de se lancer dans la guerre contre les États-Unis fortement armés. Andrew Jackson, qui commande la milice du Tennessee, tire profit de ces divisions et, en mars 1814, ses forces remportent une écrasante victoire. Le traité qui s'ensuit met un terme à la puissance indienne dans le Bas-Mississippi.

La solution pour Washington est alors la déportation des indiens.

Dès le début du XIX^{ème} siècle, le gouvernement états-unien use et abuse systématiquement de la contrainte. C'est ainsi que le Congrès adopte la loi de 1830 sur la déportation des Indiens, loi qui se traduit sur le terrain par le déracinement des tribus de l'Est du pays et leur installation dans les terres situées à l'Ouest du Mississippi. Une sorte d'épuration raciale par déportation, en somme.

Le refus par certaines tribus de cette transplantation provoque plusieurs guerres. À la même époque, les Cherokee sont expulsés de Géorgie, de même que les Creek vivant encore dans le Mississippi et l'Alabama. En Floride éclate la seconde guerre Séminole. Lorsque cette période s'achève, il y a dix ans à peu près, il ne reste plus que quelques petits groupes d'Indiens éparpillés dans la moitié orientale des États-Unis.

Mais les problèmes se sont déportés à l'ouest du Mississippi et ils vont sans aucun doute continuer à obérer la marche des pionniers vers l'ouest.

Depuis 1840 et cela continue en ce moment bien que la guerre civile étouffe l'information à ce sujet, les forces de Washington livrent de nombreuses batailles pour ouvrir la voie aux émigrants en marche vers l'Ouest et pour permettre au gouvernement d'établir son contrôle sur ce vaste territoire. Washington a commencé à créer un système de réserves où il cantonne les Indiens.

La ruée vers l'or de 1849 a été un désastre pour les indigènes de la « Frontier ». Les Bannocks et les Shoshones de l'Orégon et de l'Idaho, les Utes du Nevada et de l'Utah, et les

Apaches et Navajos du Sud-Ouest sont entrés en résistance organisée contre les spoliations. Ils ne sont pas assez puissants et peu à peu finissent parqués dans des réserves.

Le conflit majeur a lieu dans les Grandes Plaines. Les restes de nombreuses tribus de l'Est s'entassent dans ce territoire, mais ont le plus grand mal à s'adapter à un environnement très différent de celui qu'ils connaissent tandis que les tribus originaires du « middle West » s'irritent de la présence de ces nouveaux venus.

Les tribus de l'est vivent d'une économie de cueillette et de chasse forestière. Leurs techniques diffèrent radicalement de celles de la chasse en plaine. Mal organisés pour vivre sur ces territoires nouveaux pour eux, outre qu'ils accroissent le poids démographique humain sur l'environnement, ils ont tendance à gaspiller les ressources naturelles dont les tribus locales sont très, elles, très économes. La raison de ce « gaspillage » est essentiellement culturelle. Les armes dont disposent les nouveaux chasseurs sont mal adaptées au gibier des plaines, et les hommes ne maîtrisent pas les battues collectives organisées par plusieurs clans d'une même tribu. Il en résulte d'inévitables abandons de restes d'animaux que les tribus locales considèrent comme scandaleux.

Toutefois, les chefs indiens locaux ont vite compris que cette « invasion » indienne est le fruit de la politique des « chefs blancs ».

Depuis quelques temps, les Arapahos, les Cheyennes et les Sioux se battent farouchement contre l'installation d'immigrants blancs sur leurs territoires. Cela va mal finir, même si la guerre actuelle entre la Confédération des États d'Amérique et les Yankees masque l'approche de grandes difficultés.

En fait, si je fais le point de mes réflexions, les États-Unis sont un pays qui s'est construit à l'envers des autres et comme tous les autres par le fer et le feu.

Aux États-Unis, tout part d'une constitution à partir de laquelle les États-Uniens se bâtissent un devenir lequel, avec l'écoulement du temps, devient peu à peu de l'Histoire. Rien à voir avec ce qui s'est fait dans le reste du monde.

En effet, quel que soit le régime politique en place dans le « vieux monde », et je n'entends pas par-là la seule Europe, il est le fruit d'une évolution politique qui a duré des millénaires. Même dans un pays comme l'Allemagne qui n'est qu'une sorte de groupe de provinces dont la Prusse ne fait même pas partie les peuples allemands ont une histoire commune qui remonte à l'antiquité. Si un jour la Prusse, la Bavière, la Souabe et toutes ces régions s'unissaient sous la férule d'un chancelier à poigne, ce nouveau pays serait héritier d'une histoire ancienne. La France actuelle est l'héritière de la Gaule, puis de l'énorme travail d'organisation qu'a réalisé le roi Louis XI et qu'on fait évoluer ses successeurs. La chute de la monarchie en 1793 a certes modifié bien des choses, mais il est resté des institutions qui ont parfois changé de nom – les fermiers généraux sont devenus des receveurs des finances ou du trésor – et qui perdurent. Le travail administratif conduit par Bonaparte et les régimes qui ont suivi sont le fruit de ces siècles d'évolution politique. Et la vie de la France s'est poursuivie et se poursuit encore à l'heure où j'écris sur un élan qui nous vient du plus profond de l'histoire. Même si on peut se demander pour combien de temps encore le régime impérial actuel va perdurer.

Aux États-Unis, le phénomène est inverse. Il s'en est fallu de peu que ce nouveau pays imite davantage les pays dont les organisateurs étaient originaires, mais en définitive le rejet viscéral par les nouveaux Américains des régimes qu'ils avaient fui a été le plus fort. Maintenant, nous assistons à cette guerre civile qui est je pense la deuxième guerre révolutionnaire de l'Amérique du Nord après celle d'indépendance. Une civilisation se construit toujours au travers de guerres et les États-Unis n'échappent pas à cette règle.

Autant dire que revenir vers la Caroline du Sud pour rejoindre ma belle-famille est pour moi de la première urgence. Ensuite, nous aviserons en fonction de l'évolution du sort des armes entre la Confédération et l'Union.

Combien de temps va durer l'aventure mexicaine de l'Empereur Louis-Napoléon ? Comment va évoluer le conflit entre Washington et Richmond ? Quel environnement vais-je trouver pour la venue au monde de notre premier-né ? Comment vais-je remplir mes missions qui vont à coup sûr évoluer ?

Ce qui est sûr, c'est que nous retournons vers l'enfer après quelques mois de Paradis français. Et vous savez quoi ? Eh bien nous sommes pressés d'y retourner, dans cet enfer !

